

Quand nous aurons mangé la planète

A Alain Serres

I Sylvia Bonanni

« À moins que, ce jour là, il ne reste quelque part sur Terre [...] un enfant... »



Édition Rue du Monde, 2009

ISBN 9782355040719

« Quand le dernier arbre sera abattu, la dernière rivière empoisonnée, le dernier poisson pêché, alors vous découvrirez que l'argent ne se mange pas »

C'est de ce proverbe indien dont Serres s'est librement inspiré pour créer un album hors du commun postulant sur les dangers qui guettent l'humain s'il continue avec ses pratiques actuelles. Et par pratiques actuelles, Serres, avec la plume provocante qu'on lui connaît, fait référence à la surpêche, à la surconsommation de l'eau, à la déforestation, à la pollution atmosphérique... Disons simplement que la réflexion s'axe essentiellement autour de la sur-exploitation-de-nos-ressources-qui-pourtant-sont-indispensables-à-notre-survie! Le postulat qui brode l'œuvre est simple : bien que l'homme puisse avoir en poche de l'argent, s'il a épuisé tout le reste, à quoi bon lui sert tout ce pouvoir monétaire... « Il ne nous restera que de l'argent, mais l'argent ne se mange pas. Il ne nous restera que de l'or, mais l'or ne se respire pas. »

Au peu de mots que Serres a choisis pour interpeller le lectorat, se joignent les illustrations de Bonanni. Réalisées avec une technique propre à cette illustratrice - mélange de collage et de superposition des couleurs -, les illustrations parviennent à émerveiller le lecteur et parfois - disons, souvent! - à le choquer. Présentées sur double page, les images créées par Bonanni sont fortes en symbolique et chargées en émotivité. Pensons, par exemple, à la page où l'on fait allusion au fait que l'or, la seule chose qu'il nous restera, ne se mange pas et ne se respire pas. Bonanni présente une jeune fille s'apprêtant à plonger sa cuillère dans un bol de soupe rempli d'or. À droite, on nous présente un enfant habillé de paillettes ayant en bouche une suce en or. C'est par l'absurde de la situation que prêche l'efficacité des illustrations.

C'est un album sombre, certes. Mais au moment où le découragement commence à se faire sentir par le lecteur, Serres arrive avec une touche d'optimisme : chacun de nous est porteur d'espoir et d'avenir. Mais, c'est au clin d'œil particulier qu'il adresse à l'enfant qu'il vaut la peine de s'attarder : « À moins que, ce jour-là, il ne reste quelque part sur la Terre, caché au fond d'une grotte, un enfant... Le dernier des enfants, les bras débordants d'oiseaux, les poches remplies de graines de vie. » L'enfant dont parle Serres a su préserver la vie de la planète au lieu d'en abuser jusqu'à lui soutirer sa dernière miette de vie. Lourd fardeau pour ce « héros » de porter à bout de bras la régénération de la planète; abandonnée par les adultes... Il faut être vigilant, avec ce genre de thématique, pour ne pas tout laisser reposer sur l'enfant en lui faisant croire que c'est de son monde à lui dont il est question et non du nôtre. Il peut être facile de déresponsabiliser l'adulte est c'est un danger qu'il faut éviter. Heureusement Serres le fait habilement! Non sans heurter! Non sans éveiller en nous un puissant regard réflexif! Mais toujours avec efficacité.